

Au moment où tout l'univers a les yeux et les lunettes sur Monsieur McLeod, nos lecteurs nous sauront gré sans doute de mettre devant eux la lettre que nous écrivons du fond de son cachot, cet homme intéressant que l'Angleterre voudrait faire passer pour un prisonnier de guerre fait en tems de paix.

*Monsieur le Fantasque,*

Dans la situation affreuse où je me trouve en ce moment, je ressens le besoin de déposer mes peines, mes tourments, mes inquiétudes, mes tortures spirituelles aussi bien que corporelles, dans le sein du monde entier; vous ne trouverez donc pas étrange que je choisisse pour parvenir à ce but la voie de votre feuille qui est, m'assure-t-on, répandue sur la terre d'un pôle à l'autre, aussi bien chez les riches que chez les pauvles; aussi bien chez le pauvre que chez l'indigent. Je conçois bien que cela ne changera rien à mon triste sort; mais l'idée d'attirer l'attention de toutes les nations me fait supporter avec courage des douleurs sous lesquelles je succomberais lâchement si je devais demeurer ignoré. sottise que je partage avec le reste de l'humanité.

Mon cher monsieur le Fantasque, vous qui avez eu l'avantage d'apprendre par expérience ce que c'est que d'être prisonnier d'état et qui sans doute avez été traité avec une magnanimité toute britannique, avec une profusion monarchique, vous désirerez sans doute, en qualité de frère en grilles et en verrous, connaître le traitement qu'on me fait subir dans mon dongeon républicain!! Ah, monsieur, mon cœur se serre au seul souvenir de mes souffrances; jamais je ne trouverai dans mon âme assez de force et d'énergie pour vous retracer avec des couleurs assez vives les émotions affreuses par lesquelles mes bourreaux me font passer. Cependant comme il le faut pour satisfaire l'empressement public je vais faire un effort surnaturel et tracer la lugubre description de l'emploi de mes tristes journées.

Le cachot horrible que j'habite est situé au second étage de l'édifice, qui sert ordinairement de prison à des voleurs, à des assassins, à des faussaires, à des incendiaires, enfin au rebut de la société. Dans le moment actuel je suis tout seul; mais il n'en est pas moins terrifiant de penser qu'on dort, qu'on boit, qu'on mange, dans l'endroit même où dorment, burent, mangèrent des criminels qui ont peut-être fini leurs jours sur un ignoble échaffaud; l'augure en est des plus inquiétant. Mais revenons à la pénible description de mon cachot; c'est un espace de vingt pieds sur trente, entouré de quatre murs blancs et livides comme la mort; il y a un plancher sur lesquels les malfaiteurs qui m'ont précédé ont gravé leurs noms et leur histoire; mais par un reste d'humanité qui m'est bien sensible et auquel je ne m'attendais pas, on a couvert ces désolantes inscriptions d'un tapis bien épais. Cet appartement a trois fenêtres où le jour ne pénètre que du matin au soir à travers de noirs barreaux de fer; on aperçoit de là un paysage magnifique, des campagnes bien cultivées, des champs verts et fertiles, des forêts sombres que traversent des rivières limpides, et ce spectacle enchanteur ne m'est offert qu'afin de me torturer davantage par le souvenir du bonheur de la liberté. Tout mon ameublement se compose de quelques chaises de bois recouvertes de crin, d'une ou deux tables en acajou massif, d'un sofa et enfin d'un lit de douleur consistant en quelques matelats rembourrés de poils de bêtes sauvages, et de plumes de cruels oiseaux de proie. C'est là qu'entre deux draps froids comme le marbre d'une tombe je passe mes nuits dans un sommeil qui n'est pas même interrompu par des rêves agréables.

À peine le soleil éclaire-t-il mes rideaux depuis quelques heures que je suis